

Les Paradoxes d'Octave Mirbeau. Sous la direction de MARIE-BERNARD BAT, PIERRE GLAUDES et ÉMILIE SERMADIRAS. Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », 2019. Un vol. de 335 p.

À voir, depuis une trentaine d'années, le foisonnement d'études critiques – individuelles et collectives – qui entourent l'œuvre d'Octave Mirbeau, écrivain, moraliste, critique d'art et polémiste, tout cela séparément et à la fois, il apparaît à l'évidence que la critique sur Mirbeau se porte bien. On sait que Pierre Michel a été l'artisan infatigable du renouveau des études sur Mirbeau, depuis la biographie qu'il a fait paraître en 1990 avec Jean-François Nivet¹, suivie, à partir de 1994, de la parution annuelle des *Cahiers Octaves Mirbeau*, et, sans discontinuer, de maints autres travaux individuels et collectifs, tant français qu'internationaux. Le centenaire de la mort de Mirbeau, en 2017, a été l'occasion de nouvelles publications. Déjà, en 2012, Pierre Glaudes, également éditeur du *Journal d'une femme de chambre* (LGF, Le Livre de Poche, 2012) avait dirigé un numéro spécial de *Littératures*². Il codirige aujourd'hui ce nouveau volume collectif avec deux jeunes chercheuses, Marie-Bernard Bat et Émilie Sermadiras.

L'ouvrage s'attache à une notion en effet essentielle pour comprendre la poétique d'Octave Mirbeau. Plutôt que de souligner les *contradictions* et les *palinodies* de l'écrivain et de son œuvre (déjà étudiées par Pierre Michel³), il s'agit de mettre l'accent sur les paradoxes, entendus d'abord dans le sens étymologique comme ce qui va contre la *doxa*, ou opinion commune : à savoir une « affirmation surprenante en son fond et/ou en sa forme, qui contredit les idées reçues, l'opinion courante, les préjugés » (*Trésor de la langue française*). Par là, le paradoxe est en puissance de provocation et fauteur de malaise, même si sa portée peut sembler parfois plus limitée : « Jeu d'esprit et/ou de mots qui a pour but de choquer, de divertir. » (*ibid.*). Mais exhausser l'usage tous azimuts du paradoxe chez Mirbeau jusqu'à un véritable *art du paradoxe*, c'est bien lui conférer le pouvoir d'inquiéter, les paradoxes locaux ou singuliers s'inscrivant dans une stratégie globale.

Il faut néanmoins prendre en considération une seconde acception, non moins importante, de la notion : « antinomie, complexité contradictoire inhérente à la réalité de quelque chose ou [...] de quelqu'un » (*ibid.*). Or il y a chez Mirbeau une conscience très aiguë de ses propres paradoxes, lui « qui se dresse non seulement contre la *doxa*, mais également contre lui-même, confrontant le lecteur à de multiples ambiguïtés » (« Introduction », p. 8). Si Mirbeau est connu pour proférer hautement ses admirations et ses haines, cela ne va pas sans tensions et démêlés intérieurs, accompagnés de doutes profonds sur la qualité de son œuvre. La complicité de l'écrivain avec ce qu'il combat ne va pas non plus sans une lucidité exacerbée sur soi, ni parfois un dégoût de soi qui peut aller jusqu'au désespoir.

Chez ce romancier et moraliste paradoxal, sans doute plus que « philosophe » – tout cynique qu'il veut être –, on signalera donc « l'esthétique du dégoût » (Loïc Le Sayec) qui consiste à « soigner l'ordure par l'ordure » ; le « moraliste farceur » des *Farces et moralités* (Sarah Brun) ; ou encore « les paradoxes d'un romancier cynique » (Ludivine Fustin). La remise en cause des héritages littéraires, en particulier le Naturalisme, et pareillement le rejet du discours religieux ne vont pas non plus sans ambivalences ni paradoxes, au point de mettre en échec le langage. À cet égard, Émilie Sermadiras (« *L'Abbé Jules*, un mystique à rebours de lui-même ») fait écho dans sa conclusion à celle d'Éléonore Roy-Reverzy (« Célestine reporter. Lecture du *Journal d'une femme de chambre* ») qui souligne pour finir l'impasse de la compréhension par le discours articulé, et en appelle à une autre approche de la parole que fera surgir la psychanalyse. De même, à propos des arts et de la bibliophilie sont formulées

¹ *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, biographie, Paris, Séguier, 1990.

² *Octave Mirbeau, romancier, dramaturge et critique*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, n° 64.

³ « Octave Mirbeau : les contradictions d'un écrivain anarchiste », *Littérature et anarchie*, A. Pessin et P. Terrone dir., Toulouse, Presses de l'Université du Mirail, coll. « Cribles », 1998, p. 31-50.

trois hypothèses en forme de paradoxes, lesquels sont retournés pour finir : le rejet de l'art (Marie-Bernard Bat, « *La 628-E8*, un adieu aux arts ? ») ; l'« aversion intelligente » de Mirbeau pour L'Art Nouveau (Cyril Barde) ; « Octave Mirbeau, bibliophile malgré lui ? » (Marine le Bail), cette dernière contribution apportant pour finir un éclairage neuf sur une époque, l'évolution d'une pratique et la singularité d'un auteur.

Au chapitre des regrets, si bien des articles sont opportunément balisés par un double système de titres et de sous-titres, on souhaiterait parfois des contributions plus resserrées, où la longueur des citations – fussent-elles renvoyées en bas de page – ne risque pas de dissoudre la force du propos. Certes, la curiosité de chaque lecteur ne saurait être toujours également sollicitée, mais au moins gagne-t-elle à être retenue par la netteté de la ligne directrice et le lien établi avec la problématique d'ensemble. Ainsi, au delà de la pertinence du détail, on ne se persuade pas aisément que la « tautologie » ressortisse au paradoxe (Éric Bordas) ; ni qu'en relève davantage la « résistance de la peinture » à l'analyse à propos d'un tableau de Monet (Jacques Dürrenmatt). À moins bien sûr de faire paradoxe de tout.

Surtout, faut-il tout porter au crédit de l'auteur ? Ou encore la complexité est-elle toujours gage de qualité ? Modernité – dont on est un peu las –, mort du roman, incohérences narratives, collage, etc., répondent-ils à tout, fût-ce sous la bannière du paradoxe ? Quelques failles apparaissent pourtant ici et là. Cyril Barde montre bien à quel point Mirbeau – ce champion de la modernité en art – a manqué l'Art Nouveau, même si celui-ci est, paradoxalement s'entend, rattrapé *in extremis* : il n'empêche. De même, à propos de *Dingo*, roman à bien des égards inabouti, Pierre Glaudes conclut à une forme d'impasse de Mirbeau, qui échoue dans son projet de sortir de la représentation anthropocentrique de l'animal, au point d'anéantir son propre personnage. Ces échappées apportent des respirations bienvenues. Or la fidélité à Mirbeau commande sans doute de ne pas vouloir trop prêter aux riches.

Reste cet *art du paradoxe* qu'on ne saurait lui contester. En butte à ses contemporains, Mirbeau n'a peut-être autant admiré et haï que dans l'espoir de colmater quelques brèches intérieures : en somme frayer un chemin incertain qui, passant par la nature, la société et l'art, lui permette de coïncider tant soit peu avec lui-même. De l'ensemble se dégage ainsi la figure attachante d'un écrivain tourmenté, dont les maux prennent la forme de paradoxes insolubles auxquels l'œuvre tente inlassablement d'apporter de nouvelles formulations. En ce sens, être à l'étroit dans les catégories reçues (des genres et des styles) et prendre le parti de s'y affronter, fût-ce au prix de réussites diverses, est encore la meilleure chance d'entrer en littérature.

BERTRAND VIBERT